

Échec ...

Sawt al-Umma, 30 septembre 1946.

Jamais, en aucun jour, les Égyptiens n'ont attendu de bien de ce ministère démissionnaire ; car jamais, en aucun jour, ils n'ont cru que son chef pût leur procurer quelque bien. La source de cela est qu'ils savent entre eux, avec la certitude du savoir — non l'incertitude de la simple conjecture — que Sidqi Pacha est un homme qui s'aime lui-même plus qu'il n'aime quiconque, et qui préfère tout ce qui touche à ses propres intérêts, ambitions et espoirs à tout ce qui touche aux intérêts, ambitions et espoirs d'autrui, que ces gens soient des individus qui se tiennent près de lui, ou des groupes qui l'observent de loin, ou un peuple qui ne l'a jamais regardé qu'avec beaucoup de prudence, de réserve et de circonspection.

Les Égyptiens ont mis Sidqi Pacha à l'épreuve lorsqu'il était ministre dans divers cabinets, avant la promulgation de la constitution comme après elle, et ils ont trouvé en lui la perspicacité et l'intelligence, et ils ont trouvé en lui le tact et la résolution, mais ils ont aussi trouvé en lui cette grave faiblesse qui l'empêche d'être un homme d'État de véritable envergure : à savoir, l'amour de soi, et la préférence accordée aux avantages immédiats et proches sur toute autre chose.

Ils l'ont vu combattre Saad jusqu'aux limites et extrémités les plus lointaines du combat lorsqu'il était ministre de l'Intérieur, ne reculant ni devant l'injustice, ni devant la tyrannie, ni devant l'intrigue, ni devant la tromperie, ni devant l'effusion de sang.

Puis ils l'ont vu par la suite se rapprocher de Saad et de ses compagnons au temps de la Coalition, et ils l'ont vu se rendre à Bayt al-Umma, attendant, dans certaines circonstances, que le Wafd accepte sa candidature à un siège parlementaire dans telle ou telle circonscription — combattant Saad sans pour autant répugner à reconnaître l'autorité de Saad, combattant al-Nahhas sans répugner à proclamer sa soumission à l'autorité d'al-Nahhas, querellant Muhammad Mahmoud sans hésiter à se ranger sous la bannière de Muhammad Mahmoud. Puis ils l'ont vu, lorsqu'il opéra le grave coup constitutionnel par lequel il abolit une constitution et en établit une autre à sa place, et par lequel il corrompt toute une génération de jeunes gens d'une corruption si profonde que ses traces ne se sont pas encore effacées, et par lequel il fit couler le sang des Égyptiens dans les villes et les villages

— il ne recula devant rien, ne se retint de rien, ne respecta aucune chose sacrée due à sa nation, ni aucun droit dû à ses compatriotes, et ne craignit en rien ces ombres sanglantes qui auraient dû assombrir ses jours au réveil, et remplir ses nuits chaque fois qu'il essayait de dormir ...!

Oui, et ils l'ont vu répandre l'espionnage contre les plus en vue de ses adversaires comme contre les moins en vue d'entre eux, plaçant des yeux et des guetteurs partout, et appliquant la loi martiale sans jamais la proclamer. Oui, et ils l'ont vu avilir la dignité humaine jusqu'aux limites les plus extrêmes où la dignité humaine puisse être avilie, et l'affaire d'al-Baddari demeure encore vive dans les esprits, et l'affaire d'al-Baddari n'était ni singulière ni rare, mais au contraire courante et familière ; car, à cette époque, Sidqi Pacha a permis aux Égyptiens de s'avilir les uns les autres, de s'élever les uns au-dessus des autres, de piétiner la dignité les uns des autres, et de laisser se perdre entre eux les droits et se violer entre eux les choses sacrées.

Oui, et ils l'ont vu fabriquer un parlement comme on fabrique un objet, le cuisiner comme on cuisine un plat, et lui insuffler un esprit méchant et coupable qui remplit le pays de mal et d'abomination. Oui, ils l'ont vu par la suite, une fois que le flot du pouvoir s'était retiré de lui et qu'avec lui s'était retiré le flot de la tyrannie, et voici que son propre parlement le rejetait comme l'on rejette un noyau, et se moquait de lui comme l'on se moque d'un homme sans importance, et voici que ses compagnons se dispersaient loin de lui pour se rassembler autour de son ami et collègue, et voici que ceux qui autrefois se soumettaient à lui, croyaient en lui et recherchaient auprès de lui quelque moyen d'accès, étaient devenus des hommes qui complotaient contre lui, intriguaient contre lui, et voulaient le traduire en justice ... et l'accusaient de tous les péchés et crimes ruineux que Dieu voulut qu'on lui impute.

Je pourrais oublier bien des choses avant d'oublier un conseiller royal qui préparait alors le procès, s'y employait de jour, y veillait sans dormir la nuit, et qui m'envoyait — à l'époque où je dirigeais la rédaction d'un des journaux wafdistes — certains de ses propres agents, lesquels révélaient les détails de l'accusation qu'il préparait et de l'intrigue qu'il tramait.

Puis les jours ont tourné, les événements se sont succédé, les circonstances ont changé, et voici que Sidqi Pacha — qu'il l'ait voulu ou non — a associé ce même conseiller à son ministère aujourd'hui

démissionnaire.

Oui, les Égyptiens ont éprouvé Sidqi Pacha à travers toutes ces phases, et ils ont désespéré de lui, et se sont assurés qu'il ne leur procurerait jamais aucun bien, et leurs cœurs ont supplié Dieu d'écarter d'eux son mal et de leur épargner son tort, et de lui accorder ensuite tout le bonheur qu'il voudrait pour lui-même et pour ses propres intérêts. Et après ces expériences amères et ces épreuves rigoureuses, il aurait été convenable que Sidqi Pacha se consacre à sa propre personne et à ses propres intérêts, qu'il quitte la politique sans retour, et qu'il y renonce pour le reste de ses jours.

Mais Sidqi Pacha est un homme audacieux qui ne connaît pas l'hésitation, et qui ne recule devant rien ; les événements glissent sur sa nature lisse sans y laisser aucune trace, tout comme les objets glissent sur une glace dure et lisse sans y laisser aucune trace. Et c'est pour cela qu'il n'a jamais une seule fois désespéré, et c'est pour cela qu'il n'a jamais une seule fois consenti à donner du repos ou à en prendre. Il a pris part aux négociations de 1936, puis, à peine ces négociations étaient-elles achevées, qu'il intriguait déjà contre elles — et qui sait, peut-être intriguait-il contre elles avant même qu'elles ne fussent achevées, et peut-être intriguait-il contre elles avant même qu'elles n'eussent commencé.

Ce qui est certain, c'est qu'il intrigua contre le ministère wafdiste de cette époque, et qu'il continua à intriguer contre lui, seul parfois, et de concert avec d'autres à d'autres moments, jusqu'à ce que, ce ministère étant renvoyé, il prît part au ministère qui lui succéda. Mais ses collègues, qui avaient partagé avec lui l'intrigue, et partagé avec lui le butin après l'intrigue, ne purent le supporter longtemps, et ils se débarrassèrent de lui alors qu'à peine un peu de temps s'était écoulé depuis la formation de leur ministère. Il retourna alors à cette même entreprise de subversion, d'incitation, de ruse visible et de ruse cachée. Il ne limita rien de tout cela à un ministère en particulier, mais l'étendit au contraire à tous les ministères sans exception. Il ne fut jamais content d'un ministère dont il ne faisait pas partie, ni jamais content d'un ministère dont il faisait partie, à moins de pouvoir y monopoliser l'influence aux dépens de ses autres membres.

Et il continua ainsi à être rarement content, souvent indigné, et toujours dans l'opposition, jusqu'à ce que survînt cette ère bienheureuse, dont il fut l'un des bâtisseurs et l'un de ceux qui en dressèrent les piliers ;

mais il n'eut aucune part au butin, de sorte qu'il ne fut content de personne, et que personne ne fut content de lui. À peine quelques mois s'étaient écoulés depuis le début de cette ère bienheureuse que Sidqi Pacha était déjà devenu l'adversaire du ministre des Finances en toute affaire d'argent, et l'adversaire du Premier ministre en toute affaire de politique — s'opposant un peu au parlement, s'opposant beaucoup dans les journaux, et s'opposant, au club Muhammad Ali, d'une opposition qui ne connaissait pas de fin.

Il fut l'homme le plus insistant à réclamer l'évacuation et à en presser la hâte lorsque al-Nokrachi Pacha était Premier ministre, et il fut l'homme le plus impatient devant la lenteur des négociations, les accusant de n'être qu'un moyen de gagner du temps, et le plus acharné à dénoncer ce qu'il appelait le complot du silence, lorsque al-Nokrachi Pacha était Premier ministre. Et il s'en prit sans cesse à al-Nokrachi Pacha jusqu'à gâter autour de lui l'atmosphère, dans cette absurdité qu'on appelait le Comité politique, puis al-Nokrachi Pacha tomba, et les Égyptiens furent surpris par un ministère présidé par Sidqi Pacha.

Quant aux naïfs parmi eux, et aux insensés, et à ceux qui se souviennent aujourd'hui pour oublier demain, ils le crurent lorsqu'il leur annonça qu'il avait quitté sa vieille peau pour en revêtir une neuve. Mais quant à ceux qui restent attentifs aux événements, qui profitent des leçons et tirent parti des malheurs, ils savaient que l'homme avait dressé autour de lui un rempart dont l'apparence extérieure montrait la miséricorde, tandis qu'en son fond se trouvait le tourment, et à peine quelques semaines s'étaient-elles écoulées que le tourment se répandit dans tout le rempart, à l'intérieur comme à l'extérieur et tout autour, et nous nous retrouvâmes au premier ministère de Sidqi Pacha, et voici que la corruption se déversait sur l'Égypte à torrents, s'infiltrant dans toute sa vie — corruption dans la vie intérieure, car la liberté fut entièrement effacée, et les affaires du gouvernement se déroulèrent selon une tyrannie qui ne reculait devant rien et ne se retenait de rien, et qui ne voyait dans la constitution et la loi qu'un rideau derrière lequel se commettaient les péchés de l'atteinte à la liberté et du mépris des droits.

Puis vint l'absurdité des négociations, et les Égyptiens connurent l'empressement désespéré de Sidqi Pacha pour cette absurdité des négociations, et les Égyptiens virent à quel point Sidqi Pacha avait été sincère lorsqu'il insistait pour hâter l'évacuation, s'enthousiasmait pour l'indépendance, et réclamait l'unité de la vallée du Nil. Je ne veux pas revenir sur l'histoire des négociations, ni sur la confiance — ou son

absence — qui y régnait entre Sidqi Pacha et ses collègues négociateurs ; mais je veux rappeler aux Égyptiens que la crise des négociations qui contraignit Sidqi Pacha à démissionner fut véritablement une crise de confiance — une crise de confiance non seulement entre les Égyptiens et les Anglais, mais, avant toute chose, entre les négociateurs égyptiens et leur propre chef.

Les choses en vinrent à ce qu'un groupe de négociateurs doutât de tout ce que leur chef leur disait, ou disait d'eux, jusqu'à vouloir le lier — et même, ils le lièrent effectivement — par des formules fixes et écrites, et ils ne gardèrent pas ce doute pour eux-mêmes, mais le répandirent dans leurs propres propos, et les journaux le répandirent en leur nom, afin que le peuple égyptien sache que, parmi les négociateurs eux-mêmes, il y avait des hommes qui doutaient comme lui, qui suspectaient comme lui, et qui craignaient comme lui.

Quoi qu'il en soit, Sidqi Pacha a véritablement échoué dans ce ministère, d'un échec si flagrant qu'il a corrompu la vie intérieure de l'Égypte, malgré tout ce qu'il disait sans cesse de son désir de réforme ; il prétendait vouloir combattre la pauvreté, l'ignorance et la maladie — que les Égyptiens se regardent donc eux-mêmes et se demandent à quel point Sidqi Pacha les a protégés de la pauvreté, de l'ignorance et de la maladie. Et il a corrompu les manifestations de la lutte nationale de l'Égypte par le silence qu'il a imposé à la presse, et par les chaînes et les contraintes qu'il a imposées à la liberté publique et privée, tout en déclarant qu'il voulait réaliser l'évacuation et l'unité de la vallée du Nil.

Que les Égyptiens se regardent donc et se demandent, et que les négociateurs se regardent et se demandent : qu'a réellement obtenu Sidqi Pacha de l'évacuation et de l'unité de la vallée du Nil ? Et que les Égyptiens, et les négociateurs parmi eux en particulier, considèrent ensuite à quel point Sidqi Pacha a préservé aux Égyptiens leur dignité devant les Anglais, et leur réputation dans le monde extérieur, en Orient comme en Occident.

Que les Égyptiens me croient, et les négociateurs parmi eux en particulier : lorsque j'étais en Europe, je me sentais humilié chaque fois qu'on mentionnait le gouvernement égyptien. Et pourquoi pas ? C'est le gouvernement qui restreint les libertés publiques par des voies administratives, et qui ne se contente même pas de cela, mais va jusqu'à légiférer pour restreindre ces libertés, et lorsque le parlement ne lui vient pas en aide, promulgue ces lois en son absence. Et j'assure aux

lecteurs, aux négociateurs, et à Sidqi Pacha lui-même, que ceux qui se sentent humiliés par le gouvernement égyptien à l'étranger ne sont pas rares !

Et maintenant que ce ministère a démissionné, et que cette épreuve s'est levée des Égyptiens pour un jour, ou une partie d'un jour, que pourraient encore révéler les événements pour ce pays malheureux et misérable ? On dit — et combien l'on dit ! — que Sidqi Pacha pourrait former un nouveau ministère, et qu'il pourrait poursuivre sa politique avisée. Si ce qui se dit est vrai, alors Sidqi Pacha peut se rassurer : son nouveau ministère n'aura pas plus de chance que son ministère démissionnaire.

*Ô vous qui croyez, soyez patients, et rivalisez de patience, et tenez-vous
fermes, et craignez Dieu,
afin que vous prospériez.*